

Putnam et la critique de la dichotomie fait/valeur

Antoine Corriveau-Dussault, *Université Laval*

Introduction

Les positivistes logiques défendent la distinction fait/valeur sur la base de leur division tripartite des énoncés¹. Les énoncés se répartissent selon eux en trois classes : les énoncés analytiques, les énoncés synthétiques, et les énoncés vides de sens. Les énoncés analytiques sont ceux qui sont vrais en vertu de leur seule signification (par exemple les énoncés tautologiques comme « Tous les célibataires sont non-mariés »). Les énoncés synthétiques sont les énoncés empiriques, c'est-à-dire ceux pour lesquels une méthode de vérification expérimentale peut être imaginée. Les énoncés qui n'entrent pas dans ces deux classes sont considérés vides de sens². C'est le cas principalement des énoncés éthiques et métaphysiques. Ces énoncés n'étant ni tautologiques, ni vérifiables empiriquement, ils sont rejetés comme du non-sens. C'est ce qui conduit les positivistes à opposer faits et valeurs. Selon eux, les faits sont du domaine de la science, et sont objectifs parce qu'ils constituent des *descriptions* du monde tel qu'il *est* dont l'exactitude peut être vérifiée empiriquement. À l'opposé, les valeurs sont du domaine de l'éthique (et de l'esthétique), et sont subjectives parce qu'elles sont des *prescriptions* de comment le monde *devrait être* qui ne réfèrent à rien de vérifiable empiriquement. L'opposition fait/valeur constitue donc, depuis le positivisme logique, le principal argument en faveur du subjectivisme moral³.

Quiconque voulant défendre la possibilité d'une certaine objectivité en éthique est confronté à cette opposition. Deux types de stratégies sont habituellement employées pour concilier l'opposition fait/valeur avec la possibilité d'une objectivité en éthique. La première est celle de montrer qu'il est possible de *déduire* des jugements de valeur à partir de jugements de fait. C'est par exemple ce que tente Searle dans l'article « How to Deduce Ought From Is »⁴. La seconde est celle de montrer que les jugements de valeur peuvent

être réduits à des jugements de fait d'un certain type (jugements de fait psychologiques, utilitaristes, sociologiques, etc.). C'est ce genre de réduction de l'éthique à des énoncés « naturels » que critique G.E. Moore sous l'étiquette *sophisme naturalisme*. L'objet de cet exposé n'est toutefois pas d'approfondir ces deux types de stratégies et leurs critiques. Nous nous intéresserons plutôt à un autre type de stratégie employée en regard de l'opposition fait/valeur pour ramener l'objectivité en éthique. Cette stratégie est développée par Hilary Putnam dans *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*⁵ et dans quelques-uns de ses ouvrages antérieurs. Elle consiste à contester la légitimité de l'opposition fait/valeur elle-même. Selon Putnam, faits et valeurs ne sont pas aussi opposés que les positivistes logiques ne le prétendent. Sa démarche consiste à montrer que les positivistes exagèrent le fossé qui sépare faits et valeurs. Pour lui, ces derniers transforment une simple distinction en véritable dichotomie. Putnam est donc clair sur cette nuance : il n'en a pas contre une *distinction*, mais contre une *dichotomie* fait/valeur. Il argumente donc pour montrer qu'il n'y a pas d'opposition stricte entre faits et valeurs. Les faits et les valeurs sont selon lui *imbriqués*.

Un premier problème est toutefois que Putnam n'est pas assez explicite sur la différence qu'il veut marquer entre *distinction* et *dichotomie*. Cela a pour conséquence qu'il est difficile de cerner quel type de distinction entre faits et valeurs il considère acceptable, et quel type il considère être trop dichotomique. Pouvons-nous encore après les arguments de Putnam décrier comme fallacieuse toute tentative d'inférer le *devoir-être* à partir de l'*être* ? Pouvons-nous toujours exiger comme Max Weber que la science soit neutre par rapport aux valeurs ? Un second problème est que Putnam ne précise pas quand son argumentation vise plus directement la dichotomie fait/valeur et quand elle vise d'abord le subjectivisme moral. Putnam semble à mon avis souvent traiter ces deux questions indistinctement. Or, dans l'introduction de *The Collapse*, il présente sa démarche comme critiquant d'abord la dichotomie fait/valeur afin de ramener ensuite, sur la base de cette critique, l'objectivité en éthique⁶. Sa critique de la dichotomie fait/valeur se veut donc, selon ce qu'il pose en introduction, une prémisse à sa critique du

subjectivisme moral. La tendance de Putnam à traiter les deux questions indistinctement a pour conséquence qu'il est difficile de saisir en quoi sa critique de la dichotomie fait/valeur constitue une prémisse à sa critique du subjectivisme moral. Le but du présent article est de répondre autant que possible à ces problèmes d'ambiguïté. Ce que je me propose de faire est donc d'exposer et d'analyser l'argumentation de Putnam afin de dégager comment elle a prise sur ces deux questions. J'analyserai ainsi les arguments de Putnam en précisant d'abord quelles limites ils imposent à l'application de la distinction fait/valeur pour ne pas qu'elle devienne dichotomique, et ensuite en quoi ils sont efficaces à montrer l'objectivité de l'éthique.

De manière très générale, l'argumentation de Putnam consiste à atténuer le fossé entre faits et valeurs, d'abord en montrant que la science est fondée sur des valeurs (les valeurs « épistémiques »), et ensuite en remarquant que certains concepts ont en même temps les caractéristiques principales des jugements de valeur et celles des jugements de fait. En montrant que la science est fondée sur des valeurs, Putnam met en évidence que les jugements de fait qu'elle prononce ne sont pas neutres par rapport aux valeurs. En remarquant que certains concepts ont en même temps les caractéristiques principales des faits et celles des valeurs, Putnam identifie certains concepts qui ne sont pas classables dans une opposition stricte entre faits et valeurs. La principale conséquence que tire Putnam de ces remarques est que l'on ne peut plus opposer faits et valeurs comme le font les positivistes quant à leur rapport à l'objectivité. Si les jugements de fait sont fondés sur des jugements de valeur, alors le subjectivisme des valeurs s'applique aussi aux faits. Il faut donc selon Putnam revoir l'idée que nous nous faisons de l'objectivité, car sinon nous devons conclure que l'objectivité est impossible.

Son argumentation se divise selon moi en trois arguments. D'abord, l'argument des valeurs épistémiques par lequel Putnam montre que la science présuppose des valeurs. Ensuite l'argument des concepts éthiques épais, par lequel Putnam montre qu'il existe certains concepts qui ont en même temps les principales caractéristiques des faits et celles des valeurs. Et finalement,

l'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité par lequel Putnam évite le subjectivisme. Je découperai donc mon exposé et mon analyse de l'argumentation de Putnam en ces trois arguments, et j'évaluerai la prise qu'a chacun, d'abord sur la dichotomie fait/valeur et ensuite sur le subjectivisme moral.

1. L'argument des valeurs épistémiques

a) Exposé de l'argument

L'argument des valeurs épistémiques consiste à montrer que la science présuppose des valeurs. Cet argument se veut une sorte de réfutation par l'absurde. Si la science est fondée sur des valeurs et si les valeurs sont subjectives, alors, la science est elle aussi subjective.

Pour montrer que la science présuppose des valeurs, Putnam rappelle d'abord les amendements apportés à l'empirisme logique par Carnap et Quine. Carnap, confronté à la présence dans les théories scientifiques d'énoncés à propos d'inobservables comme les électrons, s'est résolu à assouplir le critère de vérifiabilité empirique. Dorénavant, ce ne seraient plus les énoncés individuels qui devraient pouvoir être validés empiriquement, mais les théories prises comme des touts unifiés⁷. Dès lors, des énoncés non-empiriques pourraient être acceptés dans les théories scientifiques en tant que « termes théoriques » si des énoncés empiriques pouvaient en être déduits. Il serait alors justifié de faire intervenir certains termes théoriques dans les théories s'ils permettaient à la théorie de prédire plus efficacement les phénomènes empiriques auxquels elle s'intéresse. Carnap maintenait tout de même une distinction marquée entre les termes empiriques et les termes théoriques.

La critique par Quine de la dichotomie analytique/synthétique a toutefois affaibli cette distinction. Les positivistes assimilaient analytique à conventionnel et synthétique à factuel. La critique de Quine consiste à remarquer que de nombreux énoncés ne sont pas nettement classables dans l'une ou l'autre de ces catégories. Par exemple, il est difficile de déterminer si le principe de conservation de l'énergie est factuel ou conventionnel. En fait, selon Quine, le factuel et le conventionnel ne sont pas nettement distincts dans les

théories, ils se confondent⁸. Les jugements de fait d'une théorie dépendent des conventions propres à cette théorie et vice versa. Il n'y a donc pas de fait brut purement empirique. Tout jugement de fait présuppose les concepts propres à la perspective dans laquelle la théorie s'inscrit. Les conventions contenues dans une théorie sont confirmées par le succès empirique de la théorie, mais ce succès empirique est lui-même mesuré sur la base de ces mêmes conventions. Il n'y a donc pas de validation empirique ultime et décisive.

Après l'assouplissement du critère de vérifiabilité empirique par Carnap, l'empirique avait encore le dernier mot. Une théorie était valide si les énoncés empiriques que l'on pouvait en déduire étaient conformes à la « réalité empirique ». Toutefois, avec la critique de la dichotomie analytique/synthétique par Quine, une telle validation n'est plus possible. Les énoncés empiriques formulés par les théories présupposent les concepts propres à cette théorie. L'empirique ne peut donc pas servir à valider ces concepts. Pour pouvoir par exemple affirmer qu'il y a des chaises dans la salle où je me trouve, je dois déjà maîtriser les concepts de « salle » et de « chaise ». Mon expérience empirique me confirmant qu'il y a des chaises dans la salle présuppose déjà ces concepts. Elle ne peut donc pas servir à justifier ces concepts comme un découpage adéquat du donné empirique.

Les amendements de Quine et Carnap montrent donc qu'il n'y a pas de fait brut et que les jugements de fait présupposent toujours des concepts et des théories. Selon Putnam qui s'inspire ici du philosophe-économiste Vivian Walsh, en amendant leur épistémologie de la sorte, les positivistes logiques ouvrent la porte à ce que la science présuppose des valeurs⁹. Si les jugements de fait présupposent des concepts, pourquoi ne pourraient-ils pas aussi présupposer des valeurs ? Putnam attire alors l'attention sur les valeurs de *cohérence*, de *plausibilité*, de *raisonnabilité* et de *simplicité*, qui selon lui sont au fondement de nos théories scientifiques. Selon Putnam, une fois abandonnée l'idée de fait brut validant nos théories, nous devons, pour expliquer ce qui motive en science le choix d'une théorie plutôt qu'une autre, nous en remettre

à ces valeurs qu'il appelle « épistémiques ». Une théorie est jugée meilleure qu'une autre non pas parce qu'elle est plus conforme à l'empirique, mais parce qu'elle nous semble plus *cohérente*, plus *plausible*, plus *raisonnable*, plus *simple*, etc. Évidemment, les positivistes logiques ont voulu éviter cette conclusion. Toutefois, aucune de leurs tentatives pour l'éviter n'a été fructueuse selon Putnam. Ni la « straight rule of induction » de Reichenbach, ni l'approche par algorithme de Carnap, ni le falsificationnisme de Popper ne résolvent adéquatement le problème¹⁰. Pour Putnam, nos théories scientifiques présupposent des valeurs. Il confirme cette idée en rappelant que la communauté scientifique a favorisé la théorie d'Einstein à celle de Whitehead cinquante ans avant que ne soit imaginée une expérience pouvant les vérifier. Les raisons pour lesquelles la théorie d'Einstein a été jugée meilleure que sa rivale à l'époque étaient qu'Einstein proposait une théorie plus simple et plus conservatrice. Sa théorie ne remettait pas en cause la conception admise de la conservation du mouvement¹¹. Les valeurs de simplicité et de conservatisme sont donc à l'origine du choix de la communauté scientifique.

La prise en compte des valeurs épistémiques a pour Putnam un impact important sur la dichotomie fait/valeur. Elle atténue le fossé qui les sépare en montrant que l'un est fondé sur l'autre. Elle a aussi pour conséquence que tous les arguments habituellement employés pour défendre le subjectivisme moral s'appliquent aussi aux faits et à la science.

b) Analyse de l'argument

Impact de l'argument sur la dichotomie fait/valeur

Ce que l'argument des valeurs épistémiques montre, c'est que les faits présupposent des valeurs. Le type d'imbrication auquel il conduit est donc d'ordre *logique* : l'un est fondé sur l'autre. Cet argument maintient toutefois une distinction entre faits et valeurs. Pour qu'il soit sensé d'affirmer que les faits sont fondés sur des valeurs, il faut de façon évidente que faits et valeurs soient distincts. Ainsi, pour que son argument fonctionne, Putnam doit maintenir une certaine distinction entre les deux. Cela ne pose pas vraiment

problème puisque comme nous l'avons noté, il n'en a pas contre une distinction entre faits et valeurs, mais seulement contre une dichotomie. Ce que nous devons donc identifier dans cet argument, c'est quelle(s) limite(s) il impose à l'application de la distinction fait/valeur pour qu'elle ne devienne pas dichotomique. L'argument n'impose qu'une seule limite. Habituellement, la principale conséquence tirée de la dichotomie fait/valeur est le subjectivisme des valeurs. Comme les faits sont validés empiriquement et les valeurs ne peuvent pas l'être, alors les faits sont considérés objectifs et les valeurs subjectives. L'argument des valeurs épistémiques annule cette conséquence. Puisque les faits sont fondés sur des valeurs, si les valeurs sont subjectives, alors les faits le sont aussi. Putnam nous demande donc de cesser d'associer *objectif* à *descriptif*. L'argument place ainsi faits et valeurs sur un pied d'égalité quant à leur rapport à l'objectivité. La limite qu'impose l'argument à l'application de la distinction fait/valeur est donc qu'il ne faut pas tirer de cette distinction la conséquence que faits et valeurs ont un rapport différent à l'objectivité.

Efficacité de l'argument à montrer l'objectivité de l'éthique

Strictement parlant, l'argument ne conduit pas à montrer l'objectivité des valeurs. Au contraire, il élargit plutôt aux faits le subjectivisme des valeurs. À la lumière de cet argument, descriptifs et prescriptifs se révèlent donc tous deux subjectifs. Nous verrons plus loin que Putnam renverse cette situation avec son troisième argument qui propose une conception pragmatiste de l'objectivité.

2. L'argument des concepts éthiques épais

a) Exposé de l'argument

L'argument des concepts éthiques épais consiste à montrer que de nombreux concepts employés dans les discussions éthiques réelles défient la dichotomie fait/valeur.

Selon Putnam, il y a dans le langage de nombreux concepts qui sont à la fois descriptifs et prescriptifs. Ils jouent donc à la fois le rôle habituellement associé aux faits et celui habituellement associé

aux valeurs. Putnam donne l'exemple d'un concept comme « cruel ». Ce concept éthique sert selon lui à la fois à évaluer et à décrire. Lorsque par exemple un historien qualifie un empereur romain de cruel, cela nous donne une certaine idée du type de comportement de l'empereur. Le concept « cruel » véhicule donc un certain contenu descriptif. Toutefois, si un parent qualifie le professeur de son enfant de cruel, cela constitue de façon évidente une *critique* du comportement du professeur. Il n'a pas besoin de préciser ensuite qu'il désapprouve ce comportement. « Cruel » véhicule donc aussi une certaine *force évaluative*. Un concept comme « cruel » ne peut donc pas être classé dans une dichotomie étanche entre faits et valeurs puisqu'il joue ces deux rôles. Selon Putnam, de nombreux concepts défient de cette manière la dichotomie fait/valeur. Il appelle ces concepts « concepts éthiques épais » (*thick ethical concepts*), empruntant l'expression de Bernard Williams¹².

Ces concepts remettent en cause la forme que donnent les non-cognitivistes au syllogisme pratique. Selon ces derniers, le syllogisme pratique comporte une majeure prescriptive et une mineure descriptive. C'est seulement parce que la composante prescriptive est présente dans l'une des deux prémisses que la conclusion peut légitimement être prescriptive¹³. Le syllogisme pratique doit donc avoir la forme suivante :

M : « Il ne faut pas tuer d'être humain » (*prémisse prescriptive*)

m : « La peine de mort tue des être humains » (*prémisse descriptive*)

C : « Il ne faut donc pas pratiquer la peine de mort » (*conclusion prescriptive*)

Les concepts éthiques épais contredisent ce modèle. Comme certains prédicats sont à la fois prescriptifs et descriptifs, il semble possible pour Putnam de tirer une conclusion prescriptive à partir d'une seule prémisse. Dans l'exemple du professeur cruel, la forme de l'argument serait donc :

m : « Le professeur est cruel » (*prémisse prescriptive-descriptive*)

C : « Il est donc un mauvais professeur » (*conclusion prescriptive*)

Un prédicat comme « cruel », bien qu'il comporte un contenu descriptif, contient donc déjà tout ce qu'il faut pour conduire à une conclusion prescriptive.

Cela contredit aussi un des principaux arguments des non-cognitivistes en faveur de la dichotomie fait/valeur. Une formulation contemporaine de cet argument est celle de John Mackie selon laquelle les jugements de valeurs n'ont pas de contenu cognitif, puisque, comme ils ne décrivent rien qui puisse être connu empiriquement, s'ils en avaient un, ils seraient alors ontologiquement bizarres (*ontologically queer*)¹⁴. Les concepts éthiques épais répondent à cet argument en montrant comment un certain contenu cognitif peut être attribué aux énoncés éthiques sans que ces derniers soient ontologiquement bizarres. La cruauté d'une action peut être décrite. Un énoncé à propos de la cruauté d'une action n'est donc pas ontologiquement bizarre, puisqu'il porte sur quelque chose qui peut être décrit¹⁵.

Les non-cognitivistes ont bien sûr tenté de nier l'existence des concepts éthiques épais. Putnam rapporte et critique trois types de tentatives. D'abord, celle d'en faire de purs jugements de valeur, qu'il retrouve chez Hume. Ensuite, celle d'en faire de purs jugements de fait, qu'il retrace chez Hare pour certains concepts. Puis, celle de les séparer en deux composantes (descriptive et prescriptive), qu'il retrouve aussi chez Hare, mais pour d'autres concepts. Il serait malheureusement trop fastidieux de présenter ici ces trois tentatives et leurs critiques. Je discuterai donc seulement de la troisième, car cela sera pertinent pour l'analyse que je ferai ensuite de l'argument.

Selon Hare, « cruel » peut être factorisé en une composante descriptive : « faire souffrir profondément », et une composante évaluative : « action qui est mauvaise ». Cette factorisation ne fonctionne pas selon Putnam, car elle suscite des relations de

synonymie tordues. Si l'on retranche de « cruel » sa force évaluative, son sens descriptif ne reste pas intact. Faire souffrir profondément n'est pas nécessairement cruel. Par exemple amputer à froid la jambe d'un patient atteint de gangrène n'était pas quelque chose de cruel avant la découverte de l'anesthésie¹⁶. L'idée de cruauté sous-entend que l'action est commise dans un contexte où elle est injustifiée. Elle contient donc intrinsèquement une évaluation. Il est impossible de lui extraire sa force évaluative sans altérer son sens.

Les aspects descriptifs et prescriptifs des concepts éthiques épais sont indissociables selon Putnam. Les concepts éthiques épais sont donc inclassables dans une dichotomie stricte entre faits et valeurs.

b) Analyse de l'argument

Impact de l'argument sur la dichotomie fait/valeur

L'idée générale de l'argument des concepts éthiques épais est d'observer que la majorité des jugements de valeur prononcés dans nos discussions éthiques sont soudés à des descriptions. Ainsi, contrairement à l'argument précédent, qui supposait une assez forte distinction entre fait et valeur pour que l'un puisse être fondé sur l'autre, ce dernier argument semble, pour sa part, rendre plus floue la ligne qui sépare faits et valeurs. En effet, l'idée d'une distinction fait/valeur est d'affirmer que les faits constituent des *descriptions* du monde tel qu'il *est*, alors que les valeurs sont des *évaluations* ou des *prescriptions* quant à comment le monde *devrait être*. Or, l'argument des concepts éthiques épais montre qu'un grand nombre de concepts servent en même temps à décrire et à prescrire. Cela implique donc qu'il y a un grand nombre de concepts pour lesquels la dichotomie fait/valeur ne s'applique pas.

Cependant, il ne faut pas conclure de l'argument davantage qu'il ne le permet. Strictement parlant, l'argument montre bien que la distinction fait/valeur n'est pas étanche. Toutefois, il le fait en préservant en arrière scène une distinction entre descriptif et prescriptif. Ce que l'argument montre en effet, c'est que plusieurs concepts jouent à la fois le rôle de décrire et celui de prescrire. De

façon évidente, il a donc besoin pour ce faire de maintenir une distinction entre les deux rôles que sont décrire et prescrire. Ce qu'il montre, c'est qu'entre les faits qui sont purement descriptifs et les valeurs qui sont purement prescriptives, il existe des concepts hybrides qui sont à la fois descriptifs et prescriptifs. La distinction entre décrire et prescrire comme deux rôles que peuvent jouer les concepts reste donc intacte. L'argument maintient donc implicitement une distinction parente de la distinction fait/valeur : la distinction descriptif/prescriptif. Pour bien saisir la portée de l'argument, il est par conséquent indispensable de différencier d'un côté la distinction fait/valeur qui tente d'opposer deux *types* de concepts, et la distinction descriptif/prescriptif qui oppose deux *rôles* que peuvent jouer les concepts. Il est possible de distinguer ces deux rôles sans prétendre qu'ils donnent lieu à deux types exclusifs de concepts. Dans cette perspective, il n'est pas nécessaire de pouvoir isoler les composantes descriptives et prescriptives des concepts éthiques épais, comme le tentent (en vain selon Putnam) les non-cognitivistes avec la théorie des deux composantes, pour maintenir une distinction entre descriptif et prescriptif. Ces deux rôles peuvent être distingués même s'ils sont soudés dans certains concepts. Ce que l'argument montre, ce n'est pas que la distinction descriptif/prescriptif est illégitime, mais simplement que ce n'est pas parce qu'un concept a pour rôle de décrire qu'il ne peut pas avoir en même temps pour rôle de prescrire.

Cette idée de distinction entre deux rôles que peuvent jouer les concepts peut être précisée à l'aide de la distinction établie par John R. Searle entre deux *directions de l'ajustement*¹⁷. Pour développer cette distinction, Searle s'inspire d'un exemple d'abord présenté par Elizabeth Anscombe dans *L'Intention*¹⁸. L'exemple nous demande d'imaginer une situation où un homme se rend au supermarché avec en main une liste d'emplettes remise par sa femme. L'homme, à son insu, est suivi par un détective qui l'observe et note tout ce qu'il achète. Évidemment, quand l'homme aura terminé ses emplettes, s'il a bien observé les consignes de sa femme et si le détective a été assez minutieux, l'homme et le détective auront tous deux la même liste. Searle remarque toutefois que leurs listes ne jouent pas le

même rôle. La liste de l'homme a pour rôle de faire en sorte que le monde s'ajuste à la liste (c'est-à-dire, que les articles dans le panier soient conformes à ceux qui sont listés), alors que la liste du détective a la fonction inverse de faire en sorte que la liste s'ajuste au monde (c'est-à-dire, que les articles listés soient conformes à ceux qui sont mis dans le panier). Il devient manifeste que la distinction entre ces deux rôles est incontournable lorsque l'on observe ce qui constitue une « erreur » dans chacun des deux cas. Dans le cas de la liste de l'homme, il y a erreur si l'homme n'achète pas les bons articles, c'est-à-dire, s'il ne parvient pas à faire en sorte que le monde s'ajuste correctement à la liste. Inversement, dans le cas de la liste du détective, il y a erreur si le détective ne note pas les bons articles, c'est-à-dire, s'il ne parvient pas à faire en sorte que la liste s'ajuste correctement au monde.

Searle tire de cet exemple sa célèbre distinction entre deux directions de l'ajustement. La liste du détective a la direction de l'ajustement langage-monde, alors que la liste de l'homme a la direction de l'ajustement monde-langage. Searle classe dans la direction langage-monde les déclarations, les descriptions, les assertions et les explications ; et dans la direction monde-langage les requêtes, les commandes, les souhaits et les promesses¹⁹. Ce classement que fait Searle recoupe presque exactement la distinction classique entre descriptif et prescriptif. Searle arrive toutefois à cette distinction par une analyse des actes de langages et non pas par une théorie de la vérifiabilité empirique des énoncés (comme les positivistes). De plus, Searle ne se prononce pas quant au rapport à l'objectivité de chacune des deux directions, ni sur la possibilité que certains concepts aient les deux directions en même temps. Cette formulation de la distinction descriptif/prescriptif en termes de direction de l'ajustement est donc compatible avec l'analyse que nous avons faite jusqu'à présent des arguments de Putnam²⁰.

En somme, l'argument des concepts éthiques épais montre que les concepts employés dans nos énoncés peuvent jouer les deux rôles que sont décrire et prescrire. L'argument montre par le fait même que l'éthique ne concerne pas seulement le prescriptif, puisqu'il observe qu'un grand nombre de concepts éthiques

possèdent un contenu descriptif. Cela n'a toutefois pas pour conséquence de montrer que décrire et prescrire ne sont pas distincts, puisque l'argument doit distinguer ces deux rôles pour pouvoir montrer que plusieurs concepts les jouent tous les deux. L'argument impose toutefois une limite importante à l'application de la distinction fait/valeur puisqu'il montre que ces deux types ne sont pas exclusifs. Il existe entre les purs faits et les pures valeurs des concepts hybrides qui sont à la fois descriptifs et prescriptifs. L'imbrication à laquelle conduit l'argument est donc d'ordre *sémantique* : certains concepts servent en même temps à signifier une description et une prescription.

Efficacité de l'argument à montrer l'objectivité de l'éthique

À première vue, en montrant que plusieurs jugements de valeur possèdent un contenu descriptif, l'argument des concepts éthiques épais peut apparaître comme un argument efficace en faveur de l'objectivité de l'éthique. Toutefois, rappelons-nous que l'argument précédent (celui des valeurs épistémiques) avait pour principale conséquence de dissocier objectif de descriptif. Ces deux idées ainsi dissociées, l'argument des concepts éthiques épais se trouve donc impuissant à montrer l'objectivité des valeurs. En d'autres termes, si, comme l'argument des valeurs épistémiques le montre, les faits et les descriptions ne sont pas plus objectifs que les valeurs, alors, montrer que certains concepts éthiques sont descriptifs ne montre d'aucune manière leur objectivité. Par conséquent, l'argument des concepts éthiques épais, puisqu'il ne discute que du caractère descriptif de l'éthique, n'a aucune prise sur la question de l'objectivité des valeurs. Nous verrons toutefois plus loin que le propos de Putnam présente une certaine ambivalence sur ce point, qui crée une certaine tension dans son argumentation.

3. L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité

a) Exposé de l'argument

Nous avons remarqué qu'au terme du premier argument de Putnam (celui des valeurs épistémiques), son argumentation

semblait davantage conduire au subjectivisme de la science qu'à l'objectivité de l'éthique. C'est ce troisième argument, celui de la conception pragmatiste de l'objectivité, qui renverse cette situation. La manœuvre générale de l'argument est de tracer une voie médiane entre le relativisme et la conception habituelle que nous avons de l'objectivité. Il trace cette voie médiane en s'inspirant des pragmatistes américains classiques.

L'objectivité non-métaphysique

Sur la question de l'objectivité, Putnam est en vif débat avec Richard Rorty. Toutefois, contrairement à ce que suggèrent les choix terminologiques de l'un et de l'autre, Putnam et Rorty défendent des positions très semblables sur cette question. Il est donc judicieux de présenter la position de Putnam en contraste avec celle de Rorty. Le point sur lequel Putnam et Rorty sont d'accord, c'est le rejet de l'objectivité au sens classique du terme. Nous ne pouvons jamais, ni pour Rorty, ni pour Putnam, nous abstraire complètement de l'influence de notre culture pour envisager le monde tel qu'il est indépendamment de toute perspective. Pour Putnam, comme nous l'avons vu, étant donné que toute perception présuppose des concepts et des valeurs, notre appréhension du monde n'est jamais brute. Putnam, autant que Rorty, rejette donc comme chimérique la notion classique d'objectivité qui prétend que notre connaissance peut atteindre quelque chose comme le « point de vue de Dieu ». Ce sur quoi les positions de Putnam et de Rorty diffèrent, c'est sur *ce qui reste* une fois que l'on rejette cette notion classique d'objectivité. Pour Rorty, il ne reste que la « solidarité »²¹. Selon lui, la fixation de la croyance²² ne peut jamais résulter d'autre chose que d'un ethnocentrisme délibéré. Nous partageons avec les membres de notre communauté d'appartenance un certain nombre de croyances et de valeurs. Nous sommes donc solidaires avec nos pairs culturels dans notre foi en ces croyances et dans notre engagement à défendre ces valeurs. Rorty abandonne donc complètement l'idée d'objectivité. Nous croyons que la science occidentale est meilleure que les croyances magiques des tribus aborigènes simplement parce que notre culture nous y incite.

Putnam ne partage pas cette conclusion. Selon lui, l'échec de la notion classique d'objectivité ne conduit pas au relativisme. Ce que cet échec montre, c'est simplement que la *notion classique* d'objectivité ne fonctionne pas. Cette notion classique, trop exigeante parce qu'elle demande qu'une connaissance puisse être en conformité parfaite avec la chose en soi, peut toutefois être remplacée par une notion plus souple. Putnam oppose donc la notion classique d'objectivité qu'il qualifie péjorativement de métaphysique à une notion non-métaphysique d'objectivité. La conception classique définit l'objectivité comme la correspondance de la pensée à un objet extérieur à elle.

Cette exigence est trop forte. Pour croire que les objets auxquels réfère sa pensée existent réellement dans le monde, le sujet humain ordinaire, qui n'est pas troublé par des interrogations métaphysiques, n'a pas besoin de croire que sa pensée décrit le monde tel qu'il est réellement au sens métaphysique²³. Il nous faut donc, selon Putnam, renouer avec un « réalisme du sens commun » et nous défaire des fantasmes métaphysiques véhiculés par la tradition philosophique. Nous pouvons très bien croire que, pour ce que cela implique dans notre vie concrète, nos idées décrivent (bien que partiellement) les objets tels qu'ils existent dans le monde. Valider un énoncé comme « il y a des chaises dans la salle » n'engage à rien au plan métaphysique. Si nous nous trouvons dans la salle en question et que nous voyons qu'il y a bien des chaises, nous sommes dans des conditions suffisamment bonnes pour valider l'énoncé. Évidemment nous pouvons, à un niveau métaphysique de réflexion, nous demander si la salle et les chaises existent réellement en tant que salle et chaises. Il est probable qu'elles ne soient qu'une construction de notre pensée. Cependant, au niveau non-métaphysique où nous employons les concepts de salle et de chaise, cette existence métaphysique n'est pas en cause. Ce que l'énoncé « il y a des chaises dans la salle » affirme, c'est que dans un univers conceptuel où la réalité est découpée en salles et en chaises, il est vrai d'affirmer qu'il y a des chaises dans la salle. La question de l'existence métaphysique de la salle et des chaises indépendamment de ces concepts n'a donc aucune pertinence.

Putnam fait remarquer que même le relativisme, par exemple celui de Rorty, doit adhérer à ce réalisme du sens commun. Pour affirmer que la vérité dépend du point de vue de chacun, le relativisme doit inévitablement croire que nous pouvons connaître et comprendre ce qu'autrui pense²⁴. Un relativisme qui nie ce réalisme du sens commun est donc auto-réfutant. C'est par conséquent la notion métaphysique classique d'objectivité qui doit être abandonnée. L'idée d'objectivité elle-même doit être maintenue.

L'impossibilité d'abandonner la notion d'objectivité renverse donc la conclusion de l'argument des valeurs épistémiques. Puisqu'une notion minimale d'objectivité est indispensable, le constat que les faits présupposent des valeurs ne peut pas conduire à la conclusion que tout est subjectif, comme le suggérait l'argument des valeurs épistémiques. Selon Putnam, ce à quoi ce constat conduit est plutôt que l'objectivité doit exister hors de la science. Le savoir scientifique doit présupposer un savoir non-scientifique²⁵. Putnam préfère toutefois appeler ce savoir « a-scientifique » pour insister sur le fait qu'il n'est pas opposé à la science, mais plutôt complémentaire. Nous devons donc reconnaître l'objectivité de ce savoir a-scientifique pour fonder l'objectivité de la science. Même le positivisme logique présuppose cette objectivité a-scientifique puisque ses tenants n'ont jamais réussi à démontrer scientifiquement la validité de leur principe de vérifiabilité empirique. Le constat que la science présuppose des valeurs n'est donc pas un argument en faveur du subjectivisme de la science. Il nous oblige plutôt à reconnaître que le champ de l'objectivité dépasse la science.

L'objectivité pragmatiste

Pour comprendre la conception de l'objectivité présentée par Putnam, il est nécessaire de rappeler quelques particularités du pragmatisme américain. Dans le pragmatisme américain, toute démarche cognitive passe par l'enquête. Nous apprenons par expérience. Il ne s'agit toutefois pas d'un empirisme de l'objet postulant des objets fixes et une pensée-réceptacle qui en reçoit les images. Les pragmatistes ont une conception héraclitéenne du cosmos. Le monde est selon eux en perpétuel changement, et c'est

ce qui menace la stabilité de notre savoir. Il est toujours possible qu'une connaissance admise même depuis des siècles soit contredite par une situation nouvelle. Il n'y a donc pas de vérité définitive, mais seulement des croyances suffisamment justifiées. C'est pourquoi certains pragmatistes refusent d'employer le terme « vérité », et préfèrent plutôt parler d'« assertabilité garantie ». Les pragmatistes ont donc une conception faillibiliste du savoir (notre savoir est faillible et voué à être remplacé par un meilleur éventuellement). C'est lorsqu'un problème imprévu vient perturber la stabilité de nos croyances que le processus de l'enquête se met en marche.

Il n'y a toutefois pas de méthode précise et unique selon laquelle mener l'enquête. Par l'enquête, nous cherchons, par les moyens que nous jugeons appropriés dans la situation où nous nous trouvons, à rétablir la stabilité de nos croyances. Nous le faisons en remplaçant certaines de nos croyances par des nouvelles. Ces nouvelles croyances rétablissent la stabilité en solutionnant le problème qui était venu la perturber. Nos croyances sont donc pour les pragmatistes des « solutions appropriées à des situations problématiques ». Nous ne les adoptons que dans la mesure où notre désir de rétablir la stabilité nous y oblige. Il n'est donc jamais question pour les pragmatistes de remettre en cause une croyance qui ne pose aucun problème.

Les pragmatistes évitent de cette manière le scepticisme. Le sceptique est celui qui prétend douter de tout. Pour un pragmatiste, douter de tout est impossible puisque nous ne doutons sincèrement de nos croyances que lorsque la situation dans laquelle nous nous trouvons nous y oblige. Il n'y a pas de doute méthodique. Pour les pragmatistes, le doute doit autant être justifié que la croyance.

Les pragmatistes défendent donc une position médiane entre l'objectivisme classique, qui prétend que nous pouvons connaître les objets indépendamment de toute perspective, et le scepticisme (ou subjectivisme) qui nie complètement notre pouvoir de connaître. Pour un pragmatiste, nous ne pouvons pas nous abstraire de notre perspective, mais cela ne nous empêche pas de construire un savoir et de le justifier. Même si la justification ne transcende jamais la

perspective dans laquelle nous nous trouvons, cela ne pose pas problème puisque, comme le doute doit autant être justifié que la croyance, l'idée de douter intégralement de notre perspective n'a pas de sens. En réalité, à moins d'une situation extrême qui entrerait en contradiction avec la totalité de nos croyances, lorsque nous cherchons à savoir si une croyance est justifiée, ce que nous voulons savoir c'est si elle est justifiée *dans notre perspective*. Nous soutenons jusqu'à preuve du contraire qu'elle est la bonne. Pour les pragmatistes, l'objectif et le subjectif ne sont donc pas opposés. Le fait que la justification que nous donnons à nos croyances dépende irrémédiablement de notre perspective (subjective ou intersubjective) n'empêche pas que cette justification soit objective.

Dans le domaine des valeurs

Putnam s'inspire de Dewey pour expliquer comment nous atteignons l'objectivité dans le domaine des valeurs. Selon Dewey, l'objectivité des valeurs s'atteint par la critique de nos évaluations. Par cette critique, nous passons du simplement valorisé à l'objectivement valable²⁶. Toutefois, comme Putnam l'anticipe, se pose alors le problème du *critère* à appliquer pour que la critique soit fondée. Pour Putnam, le jugement rationnel ne peut être formalisé. Il n'a donc pas l'intention de donner un critère précis et définitif sur lequel la critique de nos évaluations doit être fondée. Il donne tout de même quelques pistes de réponses, toujours en s'inspirant de Dewey. Pour Dewey, il faut conduire l'enquête sur les valeurs de la même manière que n'importe quelle enquête. Putnam précise trois caractéristiques principales de la conception pragmatiste de l'enquête. D'abord, il rappelle que l'idée cartésienne de table rase, ou de point de départ vierge en matière de pensée, est irréaliste. Lorsque nous raisonnons afin de solutionner une situation problématique, nous faisons toujours appel à un stock de faits et de valeurs que nous ne remettons pas en question. Nous les tenons pour acquis dans notre raisonnement. C'est dans ce stock que nous puisons les critères nécessaires à notre critique. Ensuite, Putnam note qu'il n'y a pas de critère fixe et universel selon lequel mener notre critique que la philosophie puisse nous prescrire. Le critère à

appliquer dépend de la situation dans laquelle nous nous trouvons et des intérêts qui motivent notre démarche. Finalement, il remarque que s'il n'y a pas de critère fixe prescrivant comment mener l'enquête, nous pouvons tout de même nous laisser guider par ce que nous avons appris dans nos enquêtes passées. Ainsi, nous n'avons pas besoin, selon Putnam, de critère fixe orientant notre critique pour que cette critique mène à l'objectivité.

Une objectivité sans objet ?

Définie ainsi par la *critique*, l'objectivité dont nous parle Putnam n'a à la limite pas besoin d'avoir d'objet. Rappelons-nous, Putnam dissocie objectif et descriptif. Par conséquent, ce n'est pas parce que l'éthique ne réfère à aucun objet empirique, comme le remarquent les positivistes logiques (après G.E. Moore), qu'elle ne peut pas être objective. Toutefois, lorsque Putnam critique les deux approches objectivistes en morale dont il veut se dissocier, il semble accorder un rôle capital aux concepts éthiques épais, et donc à la référence à l'objet qu'ils permettent grâce à leur contenu descriptif.

D'abord, lorsqu'il critique l'intuitionnisme de Moore, il montre comment nous n'avons pas besoin de postuler comme ce dernier une propriété non-naturelle du bien que nous appréhenderions par une faculté spéciale. Il considère cette propriété non-naturelle du bien comme objet métaphysique platonicien ontologiquement inutile. Nous n'avons pas besoin d'en postuler l'existence pour que nos énoncés moraux aient une référence à l'objet, puisque selon lui les concepts éthiques épais suffisent à le permettre²⁷. Lorsque j'affirme « X est cruel », mon énoncé a, comme nous l'avons vu, un contenu descriptif. Le prédicat « cruel » suffit par conséquent à donner à mon énoncé une référence à l'objet. Putnam se dissocie donc de l'intuitionnisme en montrant comment une objectivité *avec objet* de l'éthique est possible sans les « inflations métaphysiques »²⁸ caractéristiques de l'intuitionnisme.

Ensuite, lorsqu'il critique l'approche intersubjective d'Habermas, il insiste sur le fait que le respect des normes de l'éthique de la discussion ne suffit pas à conduire les interlocuteurs à un consensus en faveur de ce qui est véritablement moralement

justifié. Il se peut que les interlocuteurs de la discussion soient tous *obtus*, c'est-à-dire que des nuances indispensables pour bien juger la situation leur échappent irrémédiablement. Or, être obtus selon Putnam, c'est justement ne pas maîtriser les concepts éthiques épais²⁹. Aiguiser notre jugement moral équivaut pour lui à parfaire notre maîtrise des concepts éthiques épais. Ainsi, lorsque Putnam insiste sur le fait que les normes procédurales de l'éthique de la discussion ne suffisent pas à fonder l'objectivité morale, il le fait en soulignant que, en plus de ces normes, les descriptions contenues dans les concepts éthiques épais doivent aussi guider notre jugement. Il s'oppose donc aussi à la conception d'Habermas en proposant une objectivité morale *avec objet*.

Putnam rappelle toutefois que l'éthique ne concerne pas seulement les concepts éthiques épais, mais aussi les concepts éthiques minces, c'est-à-dire les concepts traditionnels de l'éthique (le bien, le devoir, le devoir-être, la vertu, etc.). Ces concepts sont de pures évaluations et n'ont pas de contenu descriptif comme les concepts éthiques épais. Par conséquent, les énoncés qui en sont composés n'ont pas de référence à l'objet³⁰. Putnam admet tout de même la possibilité qu'ils soient objectifs³¹. Il défend cette possibilité sur la base du rejet pragmatiste du doute méthodique. Selon lui, nous ne sommes jamais dans la situation hypothétique décrite par les non-cognitivistes où notre système d'évaluations est intégralement remis en cause. Nous avons toujours un stock d'évaluations tenues pour acquises dont nous pouvons nous servir pour justifier celles que nous remettons en question. Nous n'avons donc jamais besoin de remonter à une prémisse évaluative fondamentale et indubitable qui justifierait l'intégralité de notre système d'évaluations de manière absolue³². Nous n'avons besoin que de pouvoir justifier nos évaluations nouvelles sur la base d'évaluations que nous tenons pour acquises. Putnam évite de cette manière le relativisme dans le cas des concepts éthiques minces non pas en rejetant l'idée des non-cognitivistes que toute conclusion évaluative requiert une prémisse évaluative, mais plutôt en rejetant leur idée que l'objectivité exige l'atteinte d'une prémisse fondamentale indubitable. Il y a donc pour Putnam une objectivité

possible dans le domaine des pures évaluations. Il défend donc aussi une certaine objectivité *sans objet* de l'éthique³³.

b) Analyse de l'argument

Impact de l'argument sur la dichotomie fait/valeur

L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité n'ajoute rien aux conclusions des deux arguments précédents quant au type de distinction fait/valeur non-dichotomique qui est admis par Putnam. Après l'argument des concepts éthiques épais, nous pouvions toujours distinguer descriptif et prescriptif comme deux rôles que peuvent jouer les concepts, mais nous ne pouvions plus tirer de ces deux rôles deux types exclusifs de concepts. L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité maintient cette situation. Il n'ajoute aucune nouvelle limite à l'application de la distinction fait/valeur, et n'aborde que la question de l'objectivité de l'éthique.

Efficacité de l'argument à montrer l'objectivité de l'éthique

La conception de l'objectivité défendue par Putnam peut sembler insatisfaisante. En concédant que notre savoir est irrémédiablement teinté par la perspective dans laquelle nous nous trouvons, Putnam peut sembler concéder aux subjectivistes l'essentiel de leur position. Putnam prétend toutefois, comme nous l'avons vu, que ce n'est pas le cas puisque selon sa conception, contrairement à celle des subjectivistes, les croyances peuvent être justifiées (même s'il ne s'agit pas d'une justification absolue). Je laisserai en suspens la question de savoir si la conception de l'objectivité que propose Putnam est satisfaisante. Je rappelle que l'objet de cet article n'est pas de juger de la valeur des arguments de Putnam, mais plutôt de répondre à certaines ambiguïtés quant aux conclusions auxquelles ils conduisent. L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité conduit à la conclusion que Putnam cherchait à établir. Il renverse la conclusion de l'argument des valeurs épistémiques en montrant que l'objectivité n'équivaut pas à la vérifiabilité empirique (une conception restreinte de la référence à l'objet) et qu'elle dépasse le champ de la science. Dans la

conception pragmatiste de l'objectivité que propose Putnam, les faits et les valeurs peuvent être objectifs.

Conclusion

Les analyses que nous avons faites nous permettent de préciser quel type de distinction fait/valeur reste légitime après les arguments de Putnam, et comment ces arguments ont prise sur la dichotomie fait/valeur et le subjectivisme moral.

Nous avons identifié deux limites que l'argumentation de Putnam impose à l'application de la distinction fait/valeur. D'abord, il ne faut pas chercher à distinguer faits et valeurs quant à leur rapport à l'objectivité. Dans la conception pragmatiste de l'objectivité proposée par Putnam, autant les jugements de valeur que les jugements de fait peuvent prétendre à l'objectivité. Ensuite, il ne faut pas envisager faits et valeurs comme deux types exclusifs de concepts. Il peut y avoir des concepts (les concepts éthiques épais) qui servent à la fois à décrire et à prescrire. Ces deux rôles que peuvent jouer les concepts n'engendrent donc pas deux types exclusifs de concepts.

Nous avons aussi précisé comment les arguments de Putnam avaient prise sur la dichotomie fait/valeur et le subjectivisme moral. L'argument des concepts éthiques épais critique la dichotomie fait/valeur en montrant que faits et valeurs ne sont pas deux types exclusifs dans lesquels peuvent être classés tous les concepts. Les arguments des valeurs épistémiques et de la conception pragmatiste de l'objectivité rétablissent l'objectivité de l'éthique et montrent que faits et valeurs sont égaux quant à leur rapport à l'objectivité, et que cela nous oblige à reconnaître que l'objectivité dépasse le champ de la science.

Reste maintenant à clarifier en quoi la critique que fait Putnam de la dichotomie fait/valeur constitue dans son argumentation, comme il l'annonce en introduction, une prémisse à sa critique du subjectivisme moral. Avec la conception pragmatiste de l'objectivité qu'il développe, et son idée que l'objectivité dans le domaine des valeurs est atteinte par la critique, Putnam n'aurait en réalité pas besoin de critiquer la dichotomie fait/valeur pour montrer

l'objectivité de l'éthique. Si l'objectivité dans le domaine des valeurs se définit par la critique, qu'il y ait ou non des concepts éthiques épais qui donnent à l'éthique un contenu descriptif et une référence à l'objet, cela ne change rien. Même si l'éthique n'avait aucune part descriptive, rien ne nous empêcherait de critiquer nos valeurs, comme Putnam le suggère, pour passer du *valorisé* à l'*objectivement valable*. Nous pourrions alors quand même atteindre l'objectivité en éthique. L'argument des concepts éthiques épais par lequel Putnam établit que l'opposition fait/valeur n'est pas étanche semble donc inutile.

En d'autres termes, pour que l'argument des concepts éthiques épais constitue, comme l'annonce Putnam en introduction, une prémisse à sa critique du subjectivisme moral, il faudrait que ce dernier maintienne l'idée des positivistes qu'il rejette, selon laquelle l'objectivité est impossible sans rapport descriptif à l'objet. Il semble donc y avoir une tension dans l'argumentation de Putnam. En même temps qu'il cherche à dissocier objectif et descriptif, Putnam présente sa démonstration que l'éthique a un contenu descriptif comme une prémisse à sa défense de l'objectivité de l'éthique. Or, cette démonstration du contenu descriptif de l'éthique ne peut constituer une telle prémisse que dans la mesure où l'objectivité est impossible sans description, ce que Putnam conteste. Putnam est donc en contradiction avec lui-même lorsqu'il voit un lien de dépendance entre sa critique de la dichotomie fait/valeur et sa critique du subjectivisme moral. La seule manière d'expliquer cette tension dans l'argumentation de Putnam me semble être qu'il reste malgré lui captif de la manière positiviste de poser le problème de l'objectivité de l'éthique, même si pourtant il cherche à rompre avec elle.

1. Hume, considéré par plusieurs comme le premier défenseur explicite de l'opposition fait/valeur, défend cette opposition sur la base d'arguments similaires, bien que les termes kantien « analytique » et « synthétique » soient absents de son texte. L'épistémologie des positivistes, de laquelle

dépend leur défense d'une opposition marquée entre faits et valeurs, est d'ailleurs inspirée de Hume, sous l'influence du philosophe-physicien Mach qui adhérerait à une conception résolument humienne de la connaissance. Cf. A. Janik et S. Toulmin, *Wittgenstein, Vienne et la Modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, chapitre 5.

2. Pour les positivistes, il n'y a pas, comme pour Kant, de jugements synthétiques *a priori*.

3. Cf. A.J. Ayer, *Language, Truth and Logic*, New York, Dover Publication, 1952, chapitre 6.

4. John R. Searle, « How to derive 'ought' from 'is' » dans W.D. Hudson (dir.), *The Is/Ought Question*, Londres, The Macmillan Press, 1979, pp. 120-133.

5. Hilary Putnam, *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*, Cambridge, Harvard University Press, 2002.

6. *Ibid.*, p. 1.

7. *Ibid.*, p. 23.

8. *Ibid.*, pp. 12-13.

9. *Ibid.*, p. 30.

10. *Ibid.*, chap. 8.

11. *Ibid.*, p. 152.

12. B. Williams, *Ethics and the Limits of Philosophy*, Londres, Fontana, 1985. Selon *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, cette expression viendrait d'abord du sociologue Clifford Geertz (*The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973), qui l'emprunterait lui-même à Gilbert Ryle (« The Thinker of Thoughts : What is 'Le Penseur' Doing ? », dans *Collected Papers*, vol. II, Londres, Hutchinson, 1971, pp. 480-496.

13 R.M. Hare, *The Language of Morals*, Oxford, Oxford University Press, 1952, p. 28.

14. J.L. Mackie, *Inventing Right and Wrong*, chap. 9.

15. Putnam, *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*, p. 109.

16. *Ibid.*, p. 38.

17. Searle, *Expression and Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, chapitre 1.

18. G.E.M. Anscombe, *L'Intention*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 106-108.

19. Searle, *Op. cit.*, p. 4.

20. De plus, Putnam évoque lui-même l'idée d'une distinction descriptif/prescriptif comme deux types d'actes de langage. Cf. Putnam, *Raison, Vérité et Histoire*, p. 156 et p. 232, et *Id.*, *Ethics Without Ontology*, pp. 73-74.

21. Richard Rorty, *Objectivisme, relativisme et vérité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, chapitre 1.
22. Dans le pragmatisme américain, l'expression « fixation de la croyance » désigne le moment où une croyance est justifiée de manière suffisante pour être admise comme valide.
23. Putnam, *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*, p. 100.
24. *Ibid.*, p. 143.
25. *Id.*, « Pragmatism and nonscientific knowledge » dans *Pragmatism and Realism*, Londres, Routledge, 2002, chapitre 2.
26. *Id.*, *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*, p. 103 et suivantes.
27. *Ibid.*, p. 128.
28. Putnam qualifie l'intuitionisme de Moore de « métaphysique inflationniste » (*inflationnary metaphysics*) dans *Ethics Without Ontology*, p. 17.
29. Putnam, *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*, pp. 127-128.
30. *Id.*, *Ethics Without Ontology*, p. 67.
31. *Ibid.*, p. 73.
32. *Ibid.*, pp. 77-78.
33. Dans *Ethics Without Ontology*, Putnam défend la possibilité d'une telle objectivité en montrant que la logique et les mathématiques sont objectifs sans référer à des objets. Cf. Putnam, *Ethics Without Ontology*, Part 1, Lecture 3.